

Fiction & Cie

Charly Delwart

Chut

roman



Seuil

CHUT

Du même auteur

Circuit

roman

Seuil, « Fiction & Cie », 2007

et Espace Nord, 2014

L'Homme de profil même de face

Seuil, « Fiction & Cie », 2010

Citoyen Park

roman

Seuil, « Fiction & Cie », 2012

Fiction & Cie



Charly Delwart

CHUT

roman

Seuil

25, bd Romain-Rolland, Paris XIV^e

COLLECTION
« Fiction & Cie »
fondée par Denis Roche
dirigée par Bernard Comment

*Avec le soutien
de la Fédération Wallonie-Bruxelles*

ISBN 978-2-02-121923-4

© Éditions du Seuil, janvier 2015

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com
www.fictionetcie.com

À Anna

L'univers est un test d'intelligence.

Timothy Leary

PREMIÈRE PARTIE

ATHÈNES

À son tour elle a terminé de lire, me regarde. Après avoir dit qu'elle voulait une vie trépidante (et expliqué à quoi cela ressemblait), elle a refermé son carnet et s'est tournée vers moi car, après elle et les autres, il restait moi. La veille mon père m'avait dit que, si la situation du pays empirait, je serais un jour conductrice de bus pour Chinois ou Indiens, pour leur faire visiter la ville, ce qu'il resterait d'Athènes. Les fixant l'une après l'autre, me demandant ce qu'elles feraient elles, guides dans d'autres bus, vendeuses de souvenirs, à la fois cela semblait excessif comme issue.

Je ne sais pas au juste ce que je fais là, un cahier sur mes genoux, mais c'est la règle. La raison de pourquoi on est là.

Parce que l'une d'elles m'avait demandé si je voulais rejoindre leur groupe. M'intégrer dans ce nouveau lycée, ce nouveau quartier où on avait emménagé deux mois auparavant, près du Musée archéologique, voilà

pourquoi, je suppose. Ou pour partager ce que je ressens, lire à mon tour des passages de mon journal, mais à les voir qui attendent, leurs appareils dentaires réfléchissant la lumière, je ne sais plus si c'est une bonne idée. Mais je suis là. Et c'est mon tour.

Parfois j'ai l'impression que le monde est un océan, qu'on vit tous sous l'eau. Une autre forme d'eau, un océan d'air. J'imagine que tout est silencieux. Je fais des mouvements lents, regarde le ciel qui devient la surface, vue d'en dessous, retiens mon souffle. Puis je passe une main devant mon visage et le monde reprend sa forme normale.

Je me suis arrêtée parce que j'étais arrivée au bout du passage. Je lève les yeux, je trouve ça bien. Elles ont un sourire gêné, ne savent pas quoi dire, la plus grande pour son âge, celle qui a déjà pas mal de poitrine, dit que c'est bizarre ce que j'écris. Puis une autre nommée Petra dit que ce n'est pas ce que j'écris mais moi qui suis bizarre. Pelagia, qui m'avait proposé de rejoindre leur réunion, s'est approchée pour dire on comprend pas trop ce que tu écris, ton truc avec l'océan, c'est plus sur ce qu'on pense de la vie qu'il faut écrire, les garçons, nous, toi plus tard. Enfin, tu vois.

Je dis je vois. Je ne vois pas mais je redis oui, je vois. Elle dit c'est normal, c'est la première réunion pour toi, mais maintenant tu vois. La prochaine fois

c'est lundi, après les cours, comme aujourd'hui. J'ai pris mon cahier et suis rentrée chez moi.

Je réfléchissais, je cherchais. Ne voyais toujours pas.

Regardant les pages écrites depuis plusieurs mois, les cahiers remplis avant qu'on emménage ici pour trouver des éléments qui iraient dans ce sens. Me disant que c'était pas ce qui me venait en premier que je devais écrire mais d'autres choses, plus concrètes que ce que j'écrivais d'habitude ; partager devant être cela, trouver des points communs, raccrocher ce qu'on pense en cherchant à ce que ça parle à d'autres. Les garçons, l'idée de soi plus tard en faisaient partie, ou l'idée de soi plus tard avec un garçon, pensant à celui d'une autre classe, qui venait d'avoir quinze ans, un de plus que moi, avec qui je m'entendais sans le connaître non plus. Et, d'une phrase à l'autre, je comprenais, j'avais l'impression.

C'est d'abord le tour d'Ismini le lundi suivant, qui parle de se marier un jour, comment elle sera habillée, deux enfants idéalement, ce qu'elle fera, journaliste dans un magazine anglais dont elle dit le nom, la seule dont je comprenais ce qu'elle disait. Puis celui de Petra, qu'elle ne sera pas comme sa mère, pas être toute la journée à la maison et avoir son haleine, qu'elle a raté sa vie car personne ne peut vouloir cette vie-là plus jeune donc c'est qu'elle voulait autre chose et ne l'a pas eu. J'ai cru qu'elle allait défaillir à faire une phrase si longue. Puis elle s'est tue. C'est donc à moi. Plonger dans la page écrite deux jours plus tôt.

Il y a ce garçon, son air étrange, je ne sais pas où on sera dans dix ans mais je veux être avec lui. Des semaines, des mois, plus peut-être, j'ai pas envie de savoir à l'avance. Il s'appelle Ignatios. Je voudrais qu'on aille sur la banquise, qu'on marche emmitouflés, dans une étendue désertique. Qu'il m'embrasse dans le froid, nos respirations formant une buée, allongés sur la glace, rester là encore. La nuit.

Il n'y avait aucune expression sur leurs visages, difficile de savoir. Une autre a parlé après moi. En partant, je demande à Pelagia si elle a aimé ce que j'ai lu, elle se mord la lèvre. Dit que c'est toujours pas ça. Je sens quelque chose vaciller, lui demande pourquoi. Ce qui vacille est aussi de l'énervement, contre elles, contre moi. Son visage reste figé, Pelagia dit c'est mieux, plus comme ce qu'elles disent mais pas vraiment non plus, elle ne sait pas, peut-être la banquise. Pas le fait que ce soit Ignatios, elle dit que ça me regarde. J'attends toujours de comprendre, elle ne dit rien de plus pourtant. Je dis que j'ai écrit la banquise mais que ça aurait pu être sur une plage. Pelagia dit une plage c'est mieux, qu'on verra la semaine prochaine, là elle doit y aller. Sentant le vacillement continuer, qui me donnait envie d'être loin, seule sur une banquise vraiment. L'impression d'être moi-même une étendue désertique, à mille kilomètres.

Une distance, imaginant l'année entière comme

ça. À l'écart. Puis plusieurs, une vie entière en fait, la mienne.

Ça vacillait encore plus.

Ça fait deux jours que je n'arrête pas d'y penser, dans la rue, le bus, quand je me brosse les dents, pendant les cours. Reprendre des idées, des mots entendus pour les appliquer à moi, mais ça ne fonctionne pas, rien qui vient. Deux jours sans l'envie de parler à personne. Mutique, enfermée dans ma chambre après les cours, un casque sur la tête pour réfléchir sans qu'on me dérange.

Autour de moi, je ne voyais pas à qui demander. Pas à ma mère, elle ne pourrait pas savoir. Ma sœur pour rien au monde même si Agapi saurait certainement plus. Jouerait la grande sœur qui ferait semblant de m'aider en me le faisant payer derrière. Une autre façon serait de l'observer, prendre des notes, ce qu'elles se disent des heures au téléphone avec ses copines, parler de garçons différents chaque fois. De ce qu'elle doit faire croire aux parents pour qu'ils la laissent sortir, trop stricts alors qu'elle a dix-sept ans. Me menaçant si je répète quoi que ce soit, elle sait que j'entends tout parce que les murs sont fins.

Agapi ne tient pas de journal, j'ai vérifié, et il me serait pas utile. J'écris sur qui je suis, pas sur ce qu'elle fait ou ce que font d'autres. Donc trouver seule les mots, une autre façon de voir les choses, plus semblable,